

Autobiographies

Carlos Francisco Monge

Number 82, Spring 2001

La littérature costaricienne

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20757ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Monge, C. F. (2001). Autobiographies. *Nuit blanche*, (82), 32–35.

Ana Istarú (1960)

« Nous serons tous précipités
en un prélude algide vers l'adieu,
l'obscurité, la nue indéchiffrable.
Devenir non être
néant de néant.
À qui tendre le voyage ombilical
de la nostalgie,
lui dire en sanglotant,
nous nous en allons, j'y vais, je m'en vais.
Nous pataugeons dans la mort,
raréfiés.
Emporte le tranchant de ce baiser au front
peuplé de fraisier,
à la poudre calcinée par l'éclat,
au point sacré sur ce territoire
où pour la première fois je vis et je le sus :
celui-ci est mon aimé,
en frôlant tangentiellement l'infini. Le soleil,
les marbres célestes,
ceux qui voyagent encore : les argonautes
qui soulèvent la nef bleue du monde.
Emporte ce baiser et plante-le
comme acharné un aiguillon d'amour
en tout ce qui existe.
Ma mort est un repli,
une stratégie géniale de la semence [...] ».

« La mort est un repli » (*La muerte y otros efimeros agravios*),
Poésie costaricienne du XX^e siècle, p. 358.

relief que les désirs et les menaces. Une des démarches choisies a été la critique des systèmes ; le monde se transforme, et avec lui les manières de le vivre ; l'érotisme, la transcendance, la patrie ou les structures sociales devront changer ou disparaître ; on cherche à modifier les stéréotypes culturels, sociaux et, en définitive, historiques. Une deuxième manière a été la tentative de déchiffrer les énigmes que le présent nous offre. « Sommes-nous l'incarnation de mots supportés par des dieux déjà aveuglés ? », se demande un poète d'aujourd'hui : question sans réponse, non par manque d'imagination, mais par abondance de bouleversements historiques. Et la troisième voie – réaction face à l'incertitude ? – est la récupération des mythes et des rêves, dans le but parfois de restituer une identité collective perdue (les mythes américains), ou de cacher l'incertitude que provoque la recherche de la condition intérieure.

La poésie costaricienne se trouve face à un décor fragmenté, qui fait partie d'un paysage immense, les lettres hispano-américaines d'aujourd'hui. Voilà l'état des lieux de nos jours : nous appartenons à un firmament verbal – celui de la langue espagnole – qui croît et se répand, comme un kaléidoscope de lumières et de fantasmagories qui tournent au rythme que leur impriment nos mouvements. **NB**

* Né en 1950, Carlos Francisco Monge est poète, critique et professeur de littérature hispano-américaine à l'Université nationale. Il est considéré comme le plus grand historien de la poésie costaricienne. Il a reçu deux fois le Prix national de Poésie du Costa Rica, en 1983 et 1990.

1. Ces ouvrages n'ont pas été traduits en français ; en voici la signification : « Nous, les hommes », « Chansons du quotidien », « Le livre de la Patrie », « Les pieds sur terre ».

Autobio

Par

Carlos Francisco Monge

Parler de mes poèmes
m'a toujours été difficile.
Peut-être en raison d'un
mélange de pudeur,
d'étrangeté et de
scepticisme. Au fond,
celui qui écrit sait bien
qu'il ne peut guère
ajouter à ses
créations : une fois
publiées, elles
appartiennent déjà à la
volonté de leurs lecteurs.
La pudeur, je l'attribue à
mon propre
tempérament ;
l'étrangeté vient de cette
transformation
d'éléments (il y a un
instant intimes et secrets)
en objets d'analyse et de curiosité ; et
rare de parvenir à orienter une possible
intéressante que l'écriture des poèmes
individuel et anecdotique ; la lecture,
social ; c'est comme la mémoire qui p
qu'historie, point de départ, coup de t



Carlos Francisco Monge

scepticisme obéit au constat qu'il est l'acte de lecture du travail du poète. Plus que la lecture : l'acte de la création est, au contraire, est répétition et phénomène qui survient sur les textes, tandis que l'écriture n'est que l'initial.

D e l'origine de l'écriture poétique

Les questions sur la naissance des poèmes me font penser à celles que nous posent les officiers d'immigration dans un pays étranger : « nationalité, âge, raisons de votre visite ». La véritable patrie de la poésie, d'autres l'ont déjà dit, n'est pas un territoire géographique borné, mais la langue ; et l'intérêt attribué au fait qu'un poème soit écrit par un Malaisien, un Polonais ou un Costaricien ne dépend pas de l'origine civile de son auteur, mais du pèlerinage à travers la patrie transcontinentale de la langue dans laquelle il a été conçu, et de la mémoire qui le relie à une tradition culturelle déterminée. Nous qui parlons et écrivons en espagnol, nous nous reconnaissons dans les voix lointaines de Manrique, de Quevedo, d'Espronceda, et dans les échos plus proches de Machado, de Vallejo, d'Alberti ou de Neruda. Mes poèmes, par exemple, descendent d'une famille relativement petite, la poésie du Costa Rica, mais savent qu'ils appartiennent à une grande communauté, celle de la littérature hispano-américaine, et à une souche de haut lignage : la tradition de la littérature espagnole. Lorsque j'écris un poème, je sais qu'avant tout, je dialogue avec cette tradition qui m'accompagne et me conseille.

Cette question du poème perd souvent de son importance première parce que le poids de cette histoire cumulée qu'est la littérature finit par surmonter et emporter de son flot mes mots et mes vers solitaires.

Transhumances du poème

Il arrive même que, parfois, les poèmes soient invités à émigrer vers d'autres contrées de la planète littéraire ; ainsi, le voyage qu'est la traduction devient une aventure où le poème pèlerin prend conscience d'un monde inconnu, noue des amitiés et s'adonne aux rencontres dans les rues et les chemins de la nouvelle région qui le reçoit et l'accueille.

Traduit, le poème est un touriste attiré par le goût de nouvelles nourritures, un paysage inconnu, et les surprises qui viennent de ceux qui le regardent, restent indifférents, ou le saluent. Pour un lecteur francophone, et plus précisément québécois, la lecture de poèmes costariciens pourrait conforter l'image globale qu'il se fait de la poésie hispano-américaine : absence d'élaborations conceptuelles complexes, confession sans pathos, fermeté de vue sans prétention à persuader. Des habitudes plus que des styles, mais qui confèrent à ces poèmes une certaine physionomie familière.

Dans mon cas, comme écrivain d'Amérique centrale, il est évident que ces poèmes-touristes reflètent la vision de celui qui contemple son petit monde pour comprendre le monde. Ils sont nés de l'expérience primordiale d'un pays à l'histoire brève et sans événements spectaculaires, et pour cette raison même gardent les yeux fixés sur ce qui se passe au-delà, dans le torrent de l'histoire présente, à la recherche d'un sens et d'un ordre rêvés. Je suppose qu'ils sont, comme il arrive souvent, une métaphore de son époque et de son entourage, mais aussi une bouteille lancée à la mer de l'histoire mouvante et tumultueuse.

TES JAMBES

J'ai sillonné les mers,
j'ai visité, pareillement, les
[ombres et la splendeur plus
[vaste du temps et ses
[avatars ;
j'ai parcouru des grottes, des
[bois imprévisibles,
des quais où mille anges en
[prière s'accroupissent ;
j'ai grimpé aux portes,
[arrachant des serrures,
et épousseté la poussière
[oubliée de quelque
[dieu dans sa course folle.
Mais jamais je n'ai rencontré
une halte plus douce,
une entrée plus tendre,
un temple plus foudroyant
que tes jambes.
Je suis venu de loin,
je me suis rappelé des histoires
[de marins et d'archers,
mais aucune plus tangible que
[ta peau fleurant le santal et le
[thym ;
j'ai cherché, entre toutes les
[légendes, une rivière
plus pressée et obstinée que
[tes propres torrents,
et ne fais que rencontrer la
[taille, la rive incurvée de ta
[lumière prodigue ;
et j'ai voulu me rappeler fût-ce
[d'autres échos
pour nourrir mes histoires
de ta musique à toi.
Parmi tant de lointains
[couchants et levants,
je suis le roseau exalté qui
[touche à tes rivages ;
droit vers ton littoral,
droit vers la mer plus vive,
[plus folle et plus dansante
de tes jambes offertes au
[nimbe du temps.

(Traduit de l'espagnol par
Jean-Claude Duthion.)

L'amour encore et toujours

Si j'avais, donc, à signaler les thèmes les plus fréquents de mes poèmes, je devrais tomber dans un cliché : l'amour et le flux des jours. Avec les années, les deux thèmes ont conflué. Mes deux premiers et brefs livres (publiés peut-être trop hâtivement) furent des tentatives pour parler d'un monde plus fantasmagorique que réel. À vingt ans, à peine peut-on faire la part entre les soucis privés et le lot commun. *A los pies de la tiniebla* (1972) et *Población del asombro* (1975) traduisent ce désarroi. Le premier se compose d'une douzaine de poèmes marqués de mélancolies et de tempêtes juvéniles absconses, à moitié feintes, et d'autres qui sont à peine des prémices de ce que j'écrirais ensuite ; le second est un livre sans doute quelque peu fragile et transparent, mais plus déterminé à poser les yeux sur le monde environnant et les circonstances quotidiennes ; l'amitié et l'amour le soutiennent et le laissent aller.

Avec *Reino del latido* (1978), on met de côté l'égotisme et cette sensation toujours trompeuse que la poésie est biographie. Ce sont des poèmes de l'amour érotique, mais faits avec la conscience que la poésie est, d'abord, jeu avec les mots ; comme tout jeu, elle respecte des règles et obéit à une technique ; ainsi fut conçu le livre.

Le corps est un temple amoureux et verbal, et les amants dialoguent avec des caresses, des danses, des regards et des respirations haletantes. Le rythme du cœur est, en même temps, celui qu'im-

priment des hendécasyllabes, vers rigoureux et réguliers, comme s'il s'agissait d'un seul poème-journée continu composé de 24 stations. En poésie, la passion amoureuse ne peut se confondre avec le débordement ni avec l'illusion carnavalesque ; son hédonisme est verbal, un désir et un plaisir que seuls les mots parviennent à concrétiser.

Tous les quotidiens sont poétiques

Les deux autres livres que j'ai publiés, *Los fértiles horarios* (1983) et *La tinta extinta* (1990), je les vois aujourd'hui comme un témoignage, parmi tant d'autres, d'une vie civile. Le temps, pris au sens chronologique, historique, et même météorologique, nous dit que le monde est plein de signes et de significations, toujours changeants et permanents. Et ces signes, créés aujourd'hui, dissous demain, nous disent que le quotidien est la principale raison de l'existence, et que la vie est faite de projets et de labeurs, rarement d'abstractions. Certains poèmes de *Fértiles horarios* sont « politiques », non dans le sens conventionnel du terme toutefois ; certains sont nés du hasard, d'autres sont le fruit d'une réaction réfléchie devant des événements inéluctables ou atroces. La violence politique et militaire en Amérique centrale, par exemple, fut bien souvent une saumâtre source nourricière. Mais j'ai aussi réuni dans ce livre la fragrance de l'autre réalité : poèmes d'amour, célébrations de la fraternité, allégories de l'aube et d'une mer aux eaux calmes et sûres ; embrassements et souvenirs ; ombres et lumières, enfin, de notre existence.

La tinta extinta fut le produit d'un processus long et élaboré, allant bien au-delà des dates et des lieux où furent écrits les poèmes. Par son jeu sémantique, le titre donne à voir, surtout, la réalité diffuse et ambiguë dans laquelle vivent de nos jours les signes : ceux du temps, ceux des villes, ceux du corps, ceux des mots avec lesquels nous essayons d'ordonner le monde. Sans grandiloquence, mais aussi sans indifférence, nous avons été capables d'en changer le cours et de modifier à notre guise l'imposant spectacle que la planète nous a offert. Quel élan nous a poussés à imaginer et à inventer ? Où voulons-nous en venir ? Pourquoi construire, détruire, et construire ?

« Il est passé tant d'eau, tant
que ce n'est pas un fleuve, mais un corps chargé
de nouvelles,
des ailes souillées,
l'ombre musicale d'une mer injuste,
les paroles déchues,
le devoir.
Passés aussi sans doute, comme à présent, les
noms,
les obscures histoires
ou la furie du temps, comme celui-ci, qui nous
échappe.
La ville, la bourgade,
la vieille fantaisie érigeant des coutumes,
des rêves d'un ailleurs,
des autels comme baisers retors. Tous en train de
[passer.

Les petits papiers maladroits, virevoltants,
m'affirment, oui, qu'il y a davantage de terre dorée
et que les cours regorgent, et le citronnier
n'a pas changé, et le côté
fatal de la beauté n'existe plus. [...] »

« Chronique du désir » (*La tinta extinta*),
Poésie costaricienne du XX^e siècle, p. 337

Une fois, en regardant depuis le quai d'une gare la précipitation des gens achetant leur billet, attentifs à ne pas perdre leur tour ni rater le train, je me demandais si ce n'était pas là le symbole profond de notre existence : un projet de voyage, une inquiétude, une attente soucieuse de savoir quand il faudra partir. De cette méditation naîtrait ensuite le poème « La estación » (« La gare »), une des clés symboliques de *La tinta extinta*.

Des poèmes à mon échelle

Jusqu'à présent, je n'ai pas été un écrivain à projets pharaoniques ni à mégaproductions ; pas davantage d'opuscules ni d'innombrables textes à quatre sous. Je reconnais ma sobriété, et jusqu'à certains traits d'ermite, qui ont donné à mes poèmes un air de réserve, tels ces couchers de soleil sur les mers tropicales. L'épique ou les chroniques de notre passé culturel ne conviennent pas à mon rythme ; je préfère les poèmes nés du silence et la méditation qui sourd de l'acte de contempler l'alentour depuis un coin de pénombre.

Sans même le savoir, les poètes ont coutume de choisir le matériau de leurs créations à partir des diktats de leur propre tempérament, parfois à rebrousse-poil de leurs convictions, de leurs aspirations ou de leurs habitudes. Je suis de ceux qui n'écrivent pas sous commande ou par opportunisme ; mais de ceux qui refusent la facilité et la routine comme supports de l'écriture. Le rapport que les Anciens percevaient entre la respiration et la poésie n'a pas perdu son sens originel : faire des poèmes a toujours été pour moi une manière de me mettre au diapason du monde. C'est pourquoi je reconnais une certaine affinité (une relation filiale serait plus exact) avec quelques œuvres que je ne cesse de lire et de relire : Cernuda, Aleixandre, José Hierro peut-être, parmi les Espagnols ; Villaurrutia, Gorostiza parfois, Borges... ainsi qu'Auden, Pessoa, Ungaretti, Perse, Rilke. Plus que des modèles, ils ont été comme des ombres qui m'accompagnent, me réconfortent ou me guident avec une patience généreuse.

Déjà avec l'habillage de la traduction, les poèmes sont et ne sont plus eux-mêmes. D'un côté, les reconnaître dans les miroirs étrangers d'une autre langue n'est pas des plus facile ; leur image reste modifiée par d'étranges reflets, et un rythme inconnu dans leurs mouvements. D'un autre côté, leur réalité n'est jamais fixe, car elle est faite de la lecture des autres, aussi divers que les regards des passants.

Là où le poète se perd ou se retrouve

Pour un poète, lire ses poèmes traduits est une expérience faite de surprises et d'étonnements : qui les a écrits : moi, quelqu'un d'autre ? Est-ce moi l'auteur, est-ce le traducteur ? Cela me confirme qu'en réalité ce qui compte, c'est le lecteur, et le rituel du déchiffrement. La traduction, en outre, est toujours une porte qui s'ouvre vers d'autres régions inconnues ; et comme un seul homme, nous voudrions tous passer par elle ; mais c'est impossible : les traducteurs seront toujours là, tels des officiers d'immigration qui en reviennent aux sempiternelles questions : « nationalité, âge, raisons de votre visite ? », pour faire le choix des poèmes-touristes qui, une fois sur l'autre bord du port, voudront inventer une nouvelle vie. **NS**

La Gare

Cette nuit j'ai débarqué dans une gare.
Pareille à toutes. Lente, oppressante,
paisible parfois, submergée
au tréfonds des sortilèges de l'horloge.
Et je me suis pris pour une taupe, bestiole fourbue
dans un recoin,
les regardant passer, courir, renoncer,
et comme dévorant les guichets,
demander un billet, des horaires
puis courir.

Cette nuit j'ai débarqué dans la gare
Et je n'ai pas voulu me rémemorer cette autre,
[la miniature,

battue des vents et secouée
comme peuplier transi.
Je me revois en elle, à peine extirpé du train,
rendu à la multitude,
cherchant sur les murs hors d'usage
la nuit de veille, le mitan du jour, une couleur,
un acacia tissant ses énigmes
dans les délires de mon corps. Dès lors
tout était terre ombreuse, une crainte
renversée entre col et ceinture, et la haine
du crieur annonçant la pluie impénitente.

Cette nuit j'ai débarqué
et renoncé à cet air emmuré
à la colère des cloîtres
à la radicelle amère qui cherchait
l'ombre et la vase.
Les trains passent. Comment ne pas épier
en eux une peine fugitive
un vestibule aux ronces, une promesse
du vieux territoire de l'amour.
Moi, je regarde la taupe, vautrée, jetée
à ce zig zag de cris et de figures,
indécise, accusatrice et comme déchiffrant
l'horaire et les vestiges
d'une vieille musique.

Je vois courir la nuit,
et le ciel dans mes souliers, et le profil
de mon corps pèlerin
par cette galerie d'anges se télescopant
pour ne pas manquer le train,
pour être chanceux, pour toucher le fonds
de cette carte sans gloire.

Carlos Francisco Monge,
traduit de l'espagnol par Jean-Claude Duthion.